


Le Théâtre

Jacques NELS :

« Œdipe » au théâtre de l'Avenue.



On connaît l'admiration de M. Gide pour l'œuvre de Dostoïewsky, admiration qui paraît d'un sens fort perceptible pour ceux qui comprennent ou essaient de comprendre le génie de M. Gide. N'est-ce pas à cette admiration que l'on doit attribuer que M. Gide ait accepté, ou peut-être voulu, l'interprétation de M. Pitoëff qui est Russe, et qui certes, jouerait à la perfection les personnages de Dostoïewsky. Mais bien que l'*Œdipe* de M. Gide soit par certains côtés voisin de l'un ou l'autre des fils spirituels de Dostoïewsky, l'interprétation de M. Pitoëff ne me donne, quant à moi, aucune satisfaction.

Pour jouer l'*Œdipe* de M. Gide, je verrais volontiers M. Gide lui-même.


Je ne connais pas M. Gide, je l'aperçus un jour à la Banque Française de l'Afrique où j'étais secrétaire de la direction, et où il est venu chercher une lettre de crédit avant d'entreprendre son voyage au Congo. Je connais de lui surtout quelques photographies, où son masque extraordinaire paraît chargé de pathétique et d'ironie. Voilà donc pour le physique; pour ce qui concerne le moral, l'*Œdipe* de M. Gide n'est-ce pas M. Gide lui-même?

Ceux qui connaissent, après l'avoir lue et relue, l'œuvre de M. Gide ne me contrediront pas. Je le suppose du moins. Après avoir entendu, ou essayé d'entendre l'admirable texte gidien, de la bouche embarrassée de M. Pitoëff, ils se sont empressés de le lire.

Quel style! quelle concision! quelle syntaxe! Quant à l'intelligence, que dire. Chaque réplique est pleine et trouve en nous des prolongements sans fin.

Des amis bienveillants qui veulent bien perdre quelques instants à lire mes articles, m'ont cherché querelle à propos de mon dernier « papier ». J'ai eu tort, à leur avis, de dire de la pièce de Steve Passeur *les Tricheurs*, que je désirais la lire au plus tôt. Dire d'une œuvre destinée au théâtre que l'on éprouve l'envie de la lire, c'est paraît-il, en accuser la faiblesse, l'œuvre de théâtre étant faite pour être dite, mimée sur une scène, interprétée, en un mot.

C'est selon, répondrai-je, et difficile à déterminer



à priori. Car s'il est vrai qu'une pièce mauvaise ou maladroite peut provoquer le désir charitable de la lire, pour trouver à son auteur quelque excuse, généralement elle n'inspire qu'un besoin d'oubli et de repos. Le contraire se produit pour une œuvre d'une exceptionnelle richesse et on ne se lasse jamais d'en explorer les profondeurs.

Ainsi il en est des *Tricheurs*, ainsi il en est de l'*Œdipe* de Gide.

Cet « Œdipe », dernier-né, qu'apporte-t-il de nouveau? Cette idée de l'orgueil qui fait qu'*Œdipe* ne veut rien devoir qu'à lui-même. Me trompé-je lorsque je suppose que ce personnage illustre devait depuis longtemps hanter M. Gide. M. Gide qui pourrait mettre en tête de toute son œuvre cette pensée de Sophocle qu'il place au début du premier acte.

« Beaucoup de choses sont admirables; mais rien n'est plus admirable que l'homme ».

Quant à certaines allusions par l'intermédiaire de Créon, d'Étéocle, de Polynice à notre époque, ne sont-ce pas plutôt d'admirables points de repère pour fixer l'éternité.

L'allure de certaines répliques a paru surprendre. D'aucuns avec qui je discutais de la pièce m'ont parlé, à cet égard, des facéties de Bernard Shaw, d'autres de l'*Ūbu roi*. Comme si l'ironie de M. Gide n'était pas plus profonde, plus amère, plus fulgurante.

J'admire, je le dis sans réserve, cette pensée dans toute sa courbe, dans tous ses détours, et cette écriture si ferme, si pure.